



Code épreuve : 305

BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Conception : EM STRASBOURG

RESUME DE TEXTE

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, TECHNOLOGIQUE,
LETTRES & SCIENCES-HUMAINES

Mardi 14 mai 2013 – de 8 h à 11 h

Consignes :

Résumez en 400 mots le texte suivant.

Une tolérance de 40 mots est admise : le résumé devra être strictement compris entre 380 et 420 mots.

Les candidats doivent indiquer sur leur copie le nombre employé de 50 en 50 (marque dans le texte et en regard dans la marge), ainsi que le total exact à la fin.

Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.

L'usage de documents et de tout matériel électronique est interdit.

L'espace public médiatique constitue désormais, pour la jeunesse, un environnement à part entière. Mieux : un écosystème. Selon un récent rapport du Sénat, les jeunes générations passeraient environ 800 heures par an à l'école, 80 heures à discuter avec leur famille et 1500 heures devant un écran.

Si le propre d'une révolution est de tracer une césure entre un avant et un après, alors force est de reconnaître que les médias ont accouché d'une révolution sociale. Ils ont, pour commencer, joué le rôle d'opérateurs de désintermédiation. De fait, les jeunes disposant aujourd'hui d'un accès au monde sans la médiation des parents et des enseignants, la famille et l'école ont été dépossédées du monopole de la socialisation de la jeunesse. En second lieu, les médias ont aussi joué le rôle d'accélérateurs de détraditionnalisation. Les plus jeunes d'entre nous sont-ils seulement capables d'imaginer ce à quoi pouvait ressembler ce qu'il convient désormais d'appeler la vie d'avant ? Ce temps où l'on ne pouvait pas « chatter » avec ses copains en rentrant de l'école, ce temps où il n'y avait pas de télévision dans la chambre, ce temps où il était inconcevable de prendre le métro tout en écoutant, grâce à son iPod, ses chansons préférées. Pour ceux que l'on qualifie parfois de *native digital*s, les médias forment le berceau dans lequel ils ont grandi. De leur côté, les moins jeunes, qui ont côtoyé le vieux monde, pourraient-ils envisager, ne fût-ce qu'un instant, la perspective d'un retour en arrière ? Rien ne semble l'indiquer. Les esprits les plus réfractaires aux nouvelles technologies ont fini par baisser pavillon. Il n'y a pas d'âge pour surfer sur Internet.

Loin d'être achevée, cette révolution sociale se poursuit sous nos yeux. Elle se propage à l'échelle de la planète entière, balayant sur sa route tous les obstacles que le monde d'avant pouvait lui opposer : les frontières géographiques, les barrières sociales et

Tournez la page S.V.P.

les différences d'âge. Rien ne semble pouvoir endiguer, ou même freiner, son prodigieux essor. Nous voici bel et bien au seuil d'une ère nouvelle : l'ère médiatique. Quelles en sont les conséquences pour l'homme ?

La principale conséquence semble être la suivante : au dualisme de la sphère privée et de la sphère publique se superpose désormais un dualisme entre la vie médiatisée et la vie ordinaire. L'espace public médiatique provoque autrement dit un dédoublement des plans sur lesquels se projette notre existence. Vivre, dès le plus jeune âge, c'est alterner incessamment une sociabilité en face à face et une sociabilité médiatique ; c'est effectuer un va-et-vient permanent entre l'une et l'autre.

Comment ne pas remarquer ainsi que nous oscillons tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre ? D'un côté, si l'on fait abstraction des cas pathologiques, l'usage des médias ne se traduit pas par un renoncement à la vie sociale. Signe qui ne trompe pas, aux Etats-Unis, 91% des jeunes âgés de 12 à 17 ans utilisent les réseaux sociaux pour rester en contact avec leurs amis proches et 82% pour rester en contact avec des amis éloignés. Non seulement l'usage des réseaux sociaux ne se substitue pas aux rencontres physiques, mais encore il vise, bien souvent, à les entretenir.

Mais si nous ne pouvons nous détacher entièrement de la vie sociale, nous ne pouvons pas davantage renoncer aux médias. En témoignent un certain nombre de comportements pour le moins déconcertants : le réflexe machinal d'allumer la radio ou la télévision en se levant ou en rentrant du travail ; la propension à écouter de la musique en s'installant à bord du véhicule ; la tendance à rester collé devant l'écran ou à changer compulsivement de chaîne, alors même qu'aucune émission ne semble véritablement nous intéresser. Les médias sociaux suscitent des comportements addictifs tout aussi surprenants : en Angleterre, 72% des personnes consultent ainsi les actualisations du profil de leurs amis sur Facebook avant de s'endormir. Sont-elles seules ou accompagnées ? L'enquête ne le précise point. Lieu par excellence de l'intimité, le lit serait-il donc devenu cet espace où les *partenaires* se satisfont de surfer côte à côte, leur ordinateur posé sur les genoux ? N'y a-t-il rien de plus intéressant à faire le soir, juste avant de s'endormir ? Cette soif de liens médiatiques marque en même temps une fracture dans la sociabilité ordinaire. Au travail comme dans les transports, dans l'intimité du domicile comme dans l'anonymat des lieux publics, la sphère des liens physiques est de plus en plus fréquemment traversée, irradiée, par des interactions médiatisées. Certaines entreprises ont, par exemple, été contraintes de prendre des dispositions pour limiter et contrôler l'accès à Internet de leurs collaborateurs. Dans la sphère privée, il est devenu parfaitement banal de recevoir quelqu'un chez soi en laissant la télévision allumée et en répondant ponctuellement à des mails ou à des appels téléphoniques.

Mais la coupure qu'instillent les médias dans la trame du lien social est parfois plus radicale. Dans les transports en commun, par exemple, combien d'individus se déplacent avec un casque vissé sur les oreilles, donnant aux autres passagers le sentiment qu'ils sont enfermés dans leur bulle ? Etrange expérience en vérité : des êtres sont tout près de moi, mais ils semblent ailleurs, étrangers à ce qui se passe autour d'eux. Se produit de la sorte une rupture de contrat : je les vois, je suis même obligé de subir les pulsations étouffées de leur musique, mais eux semblent parfaitement indifférents à moi. Tout se passe comme si je n'existais pas pour eux.

Au regard de toutes les autres formes de vie qui nous ont précédés, nous autres, contemporains, avons inventé une expérience inédite : la possibilité de s'absenter du social. Lorsque votre interlocuteur vous lâche des yeux pour lire les mails qu'il reçoit ou s'interrompt pour répondre à un appel téléphonique, il n'est plus avec vous : il est ailleurs, momentanément retiré de la relation. Chose étonnante, l'éducation, qui commanderait de ne pas répondre au téléphone ou de ne pas lire les mails que vous recevez, par égard pour la personne qui est en face de vous, semble ici impuissante. J'ignore si le visage de l'autre recèle une injonction à ne pas tuer, comme se plaisait à dire Levinas ; en tout état de cause, il ne nous dissuade pas de répondre aux vibrantes sollicitations de notre BlackBerry. C'est plus fort que nous. Nos résistances, nos scrupules sont balayés ; nos bonnes manières sont terrassées, pulvérisées, par cet invincible besoin de connexion. Nous voici comme aspirés, ou magnétisés, par une forme de lien qui nous offre l'opportunité de nous couper de ceux qui nous entourent.

Il faut par conséquent se rendre à l'évidence : la sociabilité en face à face et la sociabilité médiatique ne se situent pas exactement sur le même plan. La seconde n'est pas simplement extérieure à la première, elle lui est en quelque sorte supérieure. Il émane d'elle une force irrésistible face à laquelle la civilité rend instantanément les armes.

L'homme contemporain est devenu médiatico-dépendant. L'indépendance dont il jouit dans la sphère privée va de pair avec une véritable dépendance à l'égard de l'espace public médiatique. Quel est le ressort de cette secrète complémentarité ?

Pour y voir plus clair, peut-être faut-il à présent se livrer à une analyse comparée de la sociabilité médiatique et de la sociabilité ordinaire.

Entre l'une et l'autre, il existe une différence essentielle. A travers les relations en face à face, l'homme fait l'expérience d'une différenciation sur fond de similitude. Je suis distinct de celui qui se tient face à moi, mais en même temps, je suis semblable à lui. Le langage entérine cette double condition : si celui qui dit « je » n'est pas celui qui est désigné par le « tu », l'un et l'autre ne cessent pourtant d'échanger, ou d'intervertir leurs places. En disant « je » et « tu » à tour de rôle, ils manifestent une différence essentielle en même temps qu'une profonde similitude. La sociabilité médiatique brise cette belle combinaison : le langage est en effet confisqué à la multitude ; il devient la propriété, ou le privilège d'un seul. Tandis que la conversation ordinaire est d'essence démocratique, la parole publique médiatique est d'essence monarchique. Sans éclats ni violence, elle donne congé à l'égalité entre les hommes inscrite dans notre condition d'êtres parlants. Si l'une fait de nous des égaux, l'autre, à l'inverse, instille entre les hommes une différence de statut. Elle distingue le petit nombre autorisé à s'exprimer du grand nombre appelé à écouter.

Les médias traditionnels cantonnaient la plupart d'entre nous à ce second rôle. Nous étions voués à endosser les habits de spectateur pur, sans d'autre alternative que d'écouter la radio ou la télévision. Or l'émergence d'Internet change brusquement la donne : nous pouvons à présent passer, si l'on peut dire, de l'autre côté de la barrière ; nous pouvons enjamber prestement le fossé que la radio ou la télévision avaient creusé. Chose inouïe, au regard des quatre siècles sur lesquels se déploie l'aventure des médias modernes : il est désormais donné à chacun de s'adresser à des êtres qu'il ne connaît point. Autrement dit, Internet démocratise la parole publique ; il transforme un privilège octroyé à quelques-uns en un droit pour tous. De sorte que l'individu contemporain peut à loisir se porter aux deux extrêmes de la sociabilité médiatique : rejoindre les rangs resserrés du petit nombre fondé à s'adresser aux autres, ou se fondre dans la masse immense de ceux qui sont voués à l'écouter.

Choisir l'une ou l'autre de ces deux options n'est pas indifférent. Celui qui se tient à l'écoute de paroles publiques se trouve instantanément mis à distance des instruments grâce auxquels se forge son identité. Privé de son nom face à celui qui parle, privé de la possibilité de dire « je » pour lui répondre, face à lui, il est pour ainsi dire dépouillé de tout ce qui le singularise. Face à l'écran de télévision, il devient le membre indifférencié, anonyme, d'une communauté invisible, le public. Celui qui s'exprime publiquement se trouve dans une situation symétrique mais inverse : disposant d'un nom connu de tous, monopolisant l'usage de la parole, sa singularité en ressort grandie, magnifiée. Coupé de tous les autres, disjoint de la multitude, il se tient littéralement *hors du commun*.

Ainsi la sociabilité médiatique, invisiblement, nous transforme. Elle nous arrache à la condition des hommes ordinaires. A travers elle, en effet, nous pouvons faire une double expérience : être absolument singulier ou être absolument indifférencié. L'homme contemporain est l'être qui se caractérise par sa double dualité : il est simultanément un individu en relation aux autres et un individu en relation aux médias, et, dans ce dernier registre, il est à la fois, un individu qui, en s'adressant à eux, aspire à se détacher de ses semblables, et un individu qui aspire à se fondre dans un public. En nous connectant aux médias, nous nous déconnectons bel et bien de notre manière d'être ordinaire, en même temps que nous nous déconnectons de la société.

Là réside peut-être la source de notre dépendance à leur égard. S'ils exercent une telle puissance de séduction sur nous, sans doute est-ce parce qu'ils nous font miroiter une exaltante promesse : celle d'être autrement, sans nul besoin d'en passer par l'alcool ou par la drogue.

Tournez la page S.V.P.

Naturellement cette promesse se décline différemment selon les médias utilisés. L'écoute de musique, qui sature l'univers juvénile, permet par exemple de jouer sur la corde des sens. Par moments, elle fait littéralement *planer*. Lorsque le bouton réglant le son de ma radio ou de mon iPod est tourné à fond, tout mon être s'abandonne à mes sens ; je ne fais plus qu'un avec la musique. Submergé, enveloppé par ce vertige sensoriel, je plonge parallèlement dans les délices de l'indifférenciation. Double déconnexion, ou double détachement, par rapport à soi, qui s'accompagne en même temps d'un détachement par rapport aux autres.

Les médias en général, et la musique en particulier, ont ce pouvoir singulier d'agir *comme* une drogue. Le témoignage d'un adolescent de seize ans est de ce point de vue éclatant : « La musique à donf dans les oreilles, c'est comme une drogue, j'peux pas m'en passer, ça me calme sinon je suis vénère. » Les anciens y auraient sans doute vu la preuve éclatante que la musique adoucit les mœurs. Une autre interprétation est toutefois envisageable : si l'on veut bien m'accorder qu'être vénère, c'est être hors de soi - ce qu'attestent ces expressions courantes qu'affectionnent les adolescents comme « péter les plombs » ou « disjoncter » -, l'écoute de musique « à donf » n'apaise l'adolescent que pour autant qu'elle lui permet de sortir de lui, de se rendre pour ainsi dire étranger à lui-même. Son casque sur les oreilles, il devient autre. Son moi ordinaire, tiraillé par de lancinantes tensions, est momentanément mis entre parenthèses, court-circuité. Sous ses dehors anodins, l'iPod fonctionne ainsi comme un vecteur d'altérité à soi.

A l'autre bout de la chaîne, il est aussi donné à celui qui se produit sur scène de plonger momentanément dans un état second. Un rappeur français nommé Booba décrit de manière très suggestive ce qu'il ressent face à son public : « c'est une impression d'être ailleurs, comme quand tu es défoncé. Tu ne réfléchis plus, tu n'as plus qu'à te laisser emporter... Tu n'es plus dans la réalité. Parfois tu rappes mais tu ne le sais même pas. Ça sort tout seul, tu ne fais pas attention. C'est comme conduire et téléphoner en même temps. Tu sais où tu vas mais tu ne te rends pas compte de ce que tu fais, comme si le volant se tournait tout seul. Ce genre de moments arrivent souvent quand je regarde attentivement le public. » Le regard du rappeur a ici perdu la dimension réciprocaire chère à Simmel, qui consiste à s'offrir à la vue de celui que l'on perçoit. Dans l'obscurité d'une salle de concert, ce lien fragile est impossible. Les spectateurs ont les yeux braqués sur un chanteur qu'éclairent les *sunlights*, mais celui-ci ne voit aucun d'eux en particulier. En se concentrant « attentivement » sur la foule des anonymes, son regard enregistre en fait un clivage entre lui et tous les autres. Or cette expérience d'une séparation d'avec les spectateurs le coupe aussitôt de lui-même. Elle le fait instantanément basculer dans un autre ordre de réalité. Comme il le dit très bien, le voici ailleurs, comme « défoncé » mû par une mystérieuse force extérieure. Magie de la scène dont s'enivre l'artiste : à certains moments, ça rappe en lui.

Comment ne pas le remarquer ? c'est en des termes sensiblement identiques que l'adolescent qui écoute de la musique et le rappeur qui en joue décrivent leur expérience. Tandis que l'un déclare comme être sous l'emprise de la drogue, l'autre indique être comme défoncé. Les deux se rejoignent dans le constat d'une transcendance de soi qui les arrache à eux-mêmes et les projette dans un autre ordre de réalité. Sans doute s'agit-il d'expériences paroxystiques et ponctuelles, que j'ai privilégiées à dessein pour les besoins de la démonstration. Il est rare que notre usage quotidien des médias nous conduise à une telle montée aux extrêmes. Et il est tout aussi rare que cette extase, lorsqu'elle surgit comme par enchantement, se prolonge. S'exhale d'elle le parfum envoûtant des mirages éphémères. Le vertige, hélas, n'a qu'un temps.

Être autrement : tel est bien le cœur de l'expérience médiatique. Tout l'éventail des impressions et des sensations qu'elle suscite reste à décrire. Retenons simplement qu'elles se déploient à partir d'un noyau originel : le fait de la différenciation radicale ou de l'indifférenciation absolue, qui est consubstantiel à l'expression publique. Véritable fabrique d'altérité et de transcendance, celle-ci recèle plus d'un secret.

Un autre aspect remarquable doit à présent retenir notre attention : entouré de remparts, l'espace public médiatique autorise le déploiement d'une sociabilité entièrement placée sous le contrôle de l'individu. Nous ne dépendons de lui que pour autant qu'il nous autorise, à l'intérieur de ses frontières, à être parfaitement

indépendants à l'égard des autres. La télévision nous en offre une illustration : il y a, d'un côté, ceux qui sont devant l'écran ; de l'autre, ceux qui sont derrière. Entre les deux, une imperméable barrière, à l'abri de laquelle je dispose d'une maîtrise absolue de ce que je veux regarder. Armé de ma télécommande, je peux zapper sans entraves.

Sans doute est-ce l'espace public des médias sociaux qui se prête le mieux à cette volonté de maîtrise. Je peux, pour commencer, tracer très soigneusement les contours de mon auditoire en choisissant mes amis. Se joue ici un processus très fin, d'une précision toute chirurgicale, de détermination de la frontière entre ce qui est destiné à tous et ce qui est uniquement destiné à mon cercle de confiance. Aux Etats-Unis, par exemple, seuls 31% des 12-17 ans ayant créé un profil sur un réseau social le rendent public ; les autres en restreignant l'accès à leurs amis. Depuis quelque temps, Facebook, à l'instar de son concurrent Google+, permet à ses utilisateurs de filtrer les contenus qu'ils publient par liste d'amis (amis proches, collègues, famille, contacts professionnels...). De même les utilisateurs de MySpace ont la possibilité de protéger la plupart des contenus par des filtres de vie privée, qui servent à tenir à l'écart parents ou intrus.

Je peux ensuite maîtriser la façon dont je me mets en scène. Qui dira le soin accordé par les différents internautes à la construction de leur blog ou de leur profil ? C'est un véritable travail de composition, de customisation de soi que chacun se livre, consistant à sélectionner les photos, les vidéos ou les informations personnelles dignes de figurer sur la page d'accueil. De l'affichage des goûts à l'expression des opinions, aucun détail n'est laissé au hasard. Ce travail de composition loin d'être figé, ne cesse d'évoluer au gré des échanges avec les autres. L'individu contemporain peut ajuster le dévoilement de soi auquel il se livre en fonction des réactions de ses amis. Il lui est loisible de tester, par petites touches, différentes facettes de sa personnalité, sans risque de conflit ni de désaccord frontal.

A cette maîtrise de l'exposition de soi et de ceux qui sont invités à en être les spectateurs s'ajoute, enfin, une maîtrise de la relation entre soi et les autres. La nature asynchrone des échanges me laisse en effet du temps pour préparer d'éventuelles réponses aux commentaires laissés sur mon blog ou sur mon « mur ». Elle me permet même de ne pas répondre. Par ailleurs, l'ensemble des signes non verbaux qui accompagnent d'ordinaire la communication orale et qui pourraient trahir mes arrière-pensées, mes intentions, mon ressenti demeurent invisibles pour ceux auxquels je m'adresse. Miracle de la communication à distance : au moment où je m'exprime, ni le ton de ma voix, ni ma gestuelle, ou encore l'expression de mon visage ne sont perceptibles par ceux auxquels je m'adresse. De ce point de vue, les *smileys*, qui visent à exprimer certaines émotions comme la joie, la peine ou la colère, ne remédient qu'imparfaitement à cette impossible appréhension de l'autre dans sa spontanéité.

Ainsi, à travers les médias sociaux, se concrétise le rêve d'une interaction sans risque ni conflits, l'utopie d'une sociabilité entièrement sous le contrôle de l'individu. Se mouvoir au sein d'un monde à sa mesure, dont on a soi-même édifié les contours ; entrer en relation avec des autres que l'on a soi-même sélectionnés : tout le contraire d'une aventure exploratoire, tout le contraire d'une exposition imprudente de soi aux vents imprévisibles de l'altérité. L'aléa et l'incertitude, qui forment le lot ordinaire des relations humaines, ont été scrupuleusement congédiés.

Pour résumer le chemin jusqu'ici parcouru, nous pourrions dire ceci : en se reliant à l'espace public médiatique, l'homme contemporain s'adonne à une bien étrange expérience qui consiste à édifier une double frontière. Frontière entre soi et les autres, mais aussi frontière à l'intérieur de soi, qui dénoue et réifie les deux composantes de notre condition ordinaire : ce qui nous distingue des autres et ce qui nous rend semblables à eux. Expérience à bien des égards extra-ordinaire, à travers laquelle *Homo médiaticus* nous apparaît travaillé par d'obscurs penchants séparatistes.

Ces penchants sécessionnistes ne s'éclairent qu'à la lumière de l'indifférenciation croissante qui caractérise notre société. De ce phénomène, la famille offre un observatoire privilégié. Au cours des trente dernières années, elle a en effet été frappée par une dynamique de « désinstitutionnalisation », pour reprendre la formule de Louis Roussel. Comment ne pas observer ainsi que toute l'architecture symbolique qui assignait à chacun un rôle et réglait les relations entre les êtres s'est peu à peu défaits ? Il n'y a plus ni rôle

ni statut. Le chef de famille, qui incarnait un point de jonction entre la sphère publique et la sphère privée, a très significativement disparu des codes. Sans doute faut-il y voir la conséquence de l'état social démocratique, comme Tocqueville l'avait précocement discerné : « Dans la famille aristocratique, aussi bien que dans la société aristocratique, toutes les places sont marquées. Non seulement le père y occupe un rang à part et y jouit d'immenses privilèges ; les enfants eux-mêmes ne sont point égaux entre eux : l'âge et le sexe fixent irrévocablement à chacun son rang et lui assurent certaines prérogatives. La démocratie renverse ou abaisse la plupart de ces barrières. »

Sans même parler des familles recomposées, ce travail de dissolution de tous les repères est allé bien au-delà de ce que Tocqueville pouvait observer à son époque. Dans un texte consacré aux enfants hyperactifs, Françoise Parot en offre un aperçu suggestif. Son hypothèse est que si ces derniers ne tiennent plus en place, c'est tout simplement parce que aucune place ne leur a été préalablement donnée : une place dans la fratrie, une place générationnelle. Et puis aussi une place à l'intérieur du foyer, avec une délimitation claire des lieux et des temps où l'on prend ses repas, des lieux et des temps où l'on dort. Combien d'enfant dorment, jusqu'à un âge avancé, dans le lit de leur parents ? Dans combien de familles les repas sont désinstitutionnalisés, avec des gens qui mangent debout, séparément, sans horaires fixes, tout en écoutant la télévision ou la radio ? Notre époque n'a pas à proprement parler dissous les englobants collectifs, elle les a simplement rendus plastiques, ou informes.

Or, ce grand bain de l'indifférenciation qui nous enveloppe aujourd'hui ne peut que susciter, en retour, un ardent désir de reconstituer des frontières. Dans l'inventaire de ces lignes de démarcation édifiées par l'individu contemporain, les médias figurent assurément en bonne place. S'érigeant sur les décombres des anciennes médiations sociales, les barrières qu'ils façonnent permettent à chacun de s'appréhender en toute quiétude, de s'objectiver sans dangers. Grâce à elles, chacun peut, d'une certaine façon, capturer l'une de ses deux facettes constitutives, soit en mettant en scène dans sa différence, soit en éprouvant sa similitude à travers une inscription dans un public.

Exercice de saisie de soi d'autant plus indispensable que, dans un monde indifférencié, ce qui nous fait ressembler aux autres et ce qui nous différencie d'eux tendent irrémédiablement à s'opacifier. Une société dont l'architecture symbolique se liquéfie et dont les frontières s'effacent cesse du même coup d'être pourvoyeuse d'identité. De fait, la réponse à la question « qui suis-je ? » ne réside plus, comme par le passé, dans notre vie sociale ; elle ne se loge plus dans des rôles bien établis ou dans des appartenances de classe. Il en résulte, pour les individus, un questionnement existentiel incessant : comment se situer par rapport à autrui ? Que signifie être soi-même lorsque la frontière avec les autres est mal tracée et ne cesse de surcroît de fluctuer ? Symétriquement, qui est cet autre qui n'est plus assigné à résidence dans aucun rôle particulier ? Et que partager avec lui lorsque le monde commun qui sous-tendait l'ensemble des relations humaines tend à se désubstantialiser ? Plus notre environnement se liquéfie, plus la saisie de soi et la relation aux autres deviennent incertaines, flottantes.

Dans ces conditions, pour s'appréhender, point d'autre recours que de se mettre temporairement à distance des liens dans lesquels nous sommes pris. Ici s'éclaire l'office invisible rempli par les médias. Parce qu'ils autorisent une sortie du social, ils sont aujourd'hui le principal vecteur d'un accès à soi. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les jeunes de notre époque, qui ont grandi dans des familles désinstitutionnalisées, sont aujourd'hui les plus fervents adeptes de Facebook.

Olivier FERRAND, *La Révolution médiatique de la condition humaine*
« Le Débat », éd. Gallimard, numéro 170, mai-août 2012, p. 164 à 171

